



V. 106







MEMORANDUM

TO THE SECRETARY OF THE  
NAVY

DATE: 1914

RE: [Illegible]



MUZEUM  
Im. Kosciuszki Polskiego

№ inv. 106



MÉMOIRE  
SUR  
LE ROI DE PRUSSE  
FRÉDÉRIC LE GRAND

PAR  
MSGR. LE P. DE L\*\*\*\*.

*J. Mellin*

---

A BERLIN,  
IMPRIMÉ ET SE TROUVE CHEZ J. F. UNGER

1789.



---

---

**J**e n'aime point à parler de moi, et le *Je* m'est odieux à moi-même, à plus forte raison aux autres, qui me déplaisent aussi beaucoup quand ils le prononcent. Si je le prononce quelquefois dans ce petit ouvrage, c'est que je suis obligé de parler de moi, en racontant ce que le Roi de Prusse m'a dit. Voici, par exemple, tout ce que je m'en rappelle, et que je n'aurois peut-être pas écrit, si c'étoit d'un autre; un autre cependant ne diroit pas de ces choses-là, et d'ailleurs les moindres petites paroles d'un homme comme celui-ci, doivent être ramassées.

L'année 1770, par un hasard extraordinaire, sur l'admiration personnelle que l'Empereur avoit conçue du Roi de Prusse, ces deux grands Souverains furent assez bien ensemble, pour se faire des visites. L'Empereur me permit d'assister à celle qu'il alloit recevoir et me présenta au Roi: c'étoit au camp de Neustadt en Moravie. Je ne puis point me ressouvenir, si j'eus, ou si je pris l'air embarrassé; ce que je me rappelle fort bien, c'est que l'Empereur, qui s'en apperçut, dit au Roi, en parlant de moi et tout de suite l'emmenant ailleurs: il a un air que je ne lui ai jamais vu, il est devenu timide, il vaudra mieux tantôt. Il mit, à dire cela, de la grâce et de la gaieté, et ils sortirent ensemble du quartier général, pour aller, je crois,

au spectacle. Le Roi, chemin faisant, le quitta un instant, pour me demander, si ma lettre à Mr Rousseau qui avoit été imprimée dans les papiers publics, étoit de moi. Je lui dis: Sire, je ne suis pas assez célèbre pour que l'on prenne mon nom: il sentit ce que je voulois dire. On sait qu'Horace Walpole prit celui du Roi, pour lui écrire la fameuse lettre qui contribua le plus à tourner la tête de cet éloquent et déraisonnable homme de génie. En sortant de là, l'Empereur lui dit: voilà Noverre, ce fameux compositeur de ballets; il a, je crois, été à Berlin. Noverre fit une belle révérence de maître à danser. Ah! je le connois, dit le Roi, nous l'avons vu à Berlin; il y étoit bien drôle; il contrefaisoit tout

le monde, et nos danseuses surtout, à mourir de rire. Noverre, peu content de cette manière légère de souvenir à son égard, fit encore une belle révérence à la troisième position, espérant que le Roi se livreroit de lui-même à lui procurer une petite vengeance. Vos ballets sont beaux, lui dit-il; vos danseuses ont de la grâce, mais c'est de la grâce engoncée. Je trouve que vous leur faites trop lever les épaules et les bras; car Noverre, si vous vous en souvenez, notre première danseuse n'étoit pas comme cela. C'est pour cela qu'elle y étoit, Sire, répondit Noverre.

J'étois tous les jours prié à souper avec le Roi. La conversation s'adressoit trop souvent à moi, malgré mon attachement pour l'Empereur, de qui j'aime

d'être le Général. Je ne me souciois pas d'être son d'Argens, ni son Algarotti, et mon estomac se mettoit au jeu plutôt que mon esprit; quand j'étois trop interpellé, il falloit bien répondre et continuer; d'ailleurs l'Empereur y mettoit beaucoup du sien, et peut-être étoit-il plus à son aise, que le Roi ne l'étoit avec lui.

Ils parlèrent un jour de ce qu'on pouvoit désirer d'être et me demandèrent mon avis: je leur dis que je voudrois être jolie femme jusqu'à trente ans, puis Général d'armée fort heureux et fort habile jusqu'à soixante, et ne sachant plus que dire, pour ajouter cependant quelque chose: n'importe, dis-je, que je sois Cardinal jusqu'à quatre-vingt. Le Roi, aimant à plaisanter sur le sacré collège,

s'égaya là - dessus. L'Empereur lui fit bon marché de Rome et de ses suppôts. Je renouvelai au Roi quelques-unes de ses plaisanteries sur les goûts de ce pays - là. Ce souper a été un des plus gais et des plus aimables que j'aye jamais faits. L'Empereur et le Roi furent sans prétentions ni réserves, comme il arriva souvent les autres jours.

Le Roi me dit de venir le voir la première fois que lui ou moi nous aurions trois ou quatre heures à nous. Un orage comme il n'y en a jamais eu, un déluge plus vrai et plus abondant que ceux de Noé et de Deucalion, couvrait d'eau nos montagnes, et noya presque notre armée, qui manoeuvrait: le lendemain fut un jour de repos. J'allai chez le Roi à neuf heures du

matin et restai jusqu'à une heure seul avec lui. Il me parla de nos Généraux; je lui laissai dire à lui-même le bien que je pense des Maréchaux de Lascy et de Laudon, et lui dis, pour les autres, qu'il valoit mieux parler des morts que des vivans, que l'on ne peut jamais bien juger à moins d'avoir de hauts faits de guerre comme ceux que j'ai nommés. Il me parla du Général Daun; je lui dis que je croyois qu'il auroit été grand homme contre les Iroquois, mais que contre lui il n'avoit pas valu tout ce qu'il valoit, parce qu'il le voyoit toujours la foudre à la main, comme Jupiter, pulvérisant son armée.

Cela parut lui faire plaisir. Il me témoigna de l'estime pour le Maréchal Daun; il me dit du bien du Général

Brentano. Je lui demandai raison de celui que je sais qu'il avoit dit du Général B\*\* . Je le croyois homme de mérite, dit le Roi — je ne le crois pas tel, Sire, il ne vous a pas fait grand mal — il m'a pris quelquefois des magasins — et laissé quelquefois échapper vos Généraux. Mais je ne l'ai jamais battu — il ne s'approchoit jamais assez pour cela, et j'ai toujours cru que Votre Majesté ne paroissoit en faire cas que pour que l'on eût de la confiance en lui et qu'on lui donnât des corps plus forts, dont elle auroit tiré bon parti. Savez-vous qui m'a appris le peu que je sais? C'est votre ancien Maréchal Traun — voilà un homme cela. Vous parliez tantôt des François, font-ils des progrès? Oh non, Sire, c'est pis que jamais — on

veut qu'ils ne soient pas ce qu'ils sont, et l'on veut qu'ils soient ce qu'ils ne peuvent être. Mais quoi! disciplinés? — ils l'étoient du temps de Mr de Turenne — oh! ce n'est pas cela, ils ne l'étoient pas du temps de Mr de Vendôme, et n'en gagnoient pas moins des batailles; mais on veut qu'ils soient vos singes et les nôtres, et cela ne leur va pas. — C'est ce qui me semble: ce sont des gens qui veulent chanter sans savoir la musique — oh! cela est bien vrai, mais qu'on leur laisse leurs sons naturels, j'aime assez les voix champêtres. — Par exemple, qu'on profite de leur valeur, de leur légèreté et de leurs défauts même; je crois que leur brave confusion en pourroit mettre dans l'ennemi — mais oui, sans doute — qu'on

les fasse soutenir — je le crois, Sire, par les Suisses et les Allemands — C'est une brave et aimable nation qu'il est impossible de ne pas aimer: mais, mon Dieu, qu'ont-ils fait de leurs gens de lettres? Quelle différence de ton parmi eux! Voltaire en avoit un excellent; par exemple d'Alembert, que j'estime à bien des égards, fait trop de bruit et veut faire trop d'effet dans la société; étoit-ce les gens de lettres qui donnoient de la grâce à la cour de Louis XIV, ou la recevoient-ils de tant de gens aimables qui la composoient? Dites-moi, je vous prie, n'y a-t-il donc plus personne à citer? Cela me fit rire — le Roi me demanda pourquoi; je lui dis, qu'il me faisoit penser *au Russe à Pa-*

*ris*, cette charmante petite pièce de vers de Mr de Voltaire, et nous en citâmes des choses charmantes, qui nous firent rire tous les deux. Il me dit: j'ai quelquefois entendu parler du Prince de C\*\*, quel homme est-ce? — C'est, lui dis-je, un composé de vingt ou trente personnes: il est bon, il est dur, il est facile, il est difficile, il est fin, il est affable, ambitieux et philosophe, tour à tour gai et humoriste, frondeur, gourmand, paresseux, noble et crapuleux, l'idole et l'exemple de la bonne compagnie, n'aimant la mauvaise que par un libertinage de tête, que ses facultés ne font guères descendre ailleurs, mais y mettant beaucoup d'amour propre, généreux, éloquent, le plus beau, le plus majestueux des hom-

mes, avec une manière et un style à lui, bon ami, franc, aimable, instruit, aimant Montaigne et Rabelais, tenant un peu de Monsieur de Vendôme et du grand Condé, voulant jouer un rôle, mais n'ayant pas assez de tenue dans l'esprit, voulant être craint et n'étant qu'aimé, croyant mener le parlement et être un Duc de Beaufort pour le peuple, peu considéré de l'un et peu connu de l'autre, propre à tout et capable de rien. Cela est si vrai, ajoutai-je, que sa mère disoit un jour de lui: mon fils a bien de l'esprit, oh! il en a beaucoup; on en voit d'abord une grande étendue, mais il est en obélisque, il va toujours en diminuant à mesure qu'il s'élève, et finit par une pointe comme un clocher. Ce portrait parut l'amuser; il falloit le

tenir par quelque détail un peu piquant; sans cela il vous échappoit, et ne vous donnoit plus le temps de parler; mais des premiers mots assez vagues pour l'ordinaire d'une conversation quelconque, il trouvoit moyen de la rendre intéressante; ce qu'on dit de la pluie et du beau temps devenoit tout de suite quelque chose de sublime — et jamais on n'entendit de lui rien de vulgaire; il ennoblissoit tout, et des exemples des Grecs, des Romains, ou des Généraux modernes, venoient bientôt dissiper tout ce qui chez un autre seroit resté trivial ou commun. A propos de la pluie, par exemple, en avez-vous jamais vu une comme celle d'hier? les bons catholiques de chez vous diront, voilà ce que c'est que d'avoir un homme

sans religion parmi nous , que faisons nous de ce maudit Roi, tout au moins luthérien? — car je crois réellement que je vous porte guignon. Vos soldats auront dit, la paix est faite, et il faut encore que ce diable d'homme nous incommode — Il est sûr que si c'est Votre Majesté qui en est la cause, cela est bien méchant ; cela n'est permis qu'à Dieu, qui a toujours de bonnes raisons pour tout, et vous avez fait comme lui qui, après avoir fait périr les uns par l'eau, voulut faire périr les autres par le feu : mais enfin voilà le feu fini, et je ne m'attendois pas à en revenir. — Je vous demande pardon de vous en avoir si souvent incommodé, j'en suis fâché pour toute l'humanité, mais quelle belle guerre d'apprentissage? j'ai fait assez

de fautes pour vous apprendre à vous tous, jeunes gens, à valoir bien mieux que moi. — Mon Dieu, que j'aime vos grenadiers, comme ils ont bien défilé en ma présence! Si le Dieu Mars vouloit lever une garde pour sa personne, je lui conseillerois de les prendre sans choisir. — Si Votre Majesté et l'Empereur unis, comme ils le sont à présent, vouloient . . . je crois que le reste de l'Europe auroit mauvais jeu. — Savez-vous que j'ai été bien content de l'Empereur hier au soir à souper — avez-vous entendu ce qu'il m'a dit de la liberté de la presse, et de la gêne des consciences? il y aura bien de la différence de lui à tous ses bons ancêtres, des ignorans, des superstitieux, des tyrans d'opinion. — Je suis persuadé qu'il n'aura

de préjugés sur rien, et que Votre Majesté est pour lui un grand livre d'instruction — il a désapprouvé fort finement hier, sans faire semblant de rien, la ridicule censure de Vienne, trop d'attachement de sa mère, sans la nommer, à de certaines choses qui ne font que des hypocrites — Mais à propos de cela, elle doit vous détester, cette Impératrice? — Eh bien point du tout, elle m'a grondé quelquefois, même assez naturellement, de mes égaremens; elle me plaint et croit que j'en reviendrai. Elle me disoit il y a quelque temps: je ne sais comment vous faites, vous étiez l'ami intime du père Crisset; l'Évêque de Neustadt m'a toujours dit du bien de vous, l'Archevêque de Malines aussi, et le Cardinal vous aime assez.

Que ne puis-je me ressouvenir de cent choses lumineuses qui lui échappèrent dans cette conversation, qui dura jusqu'à ce que le trompette du quartier général nous annonça qu'on avoit servi ! Le Roi alla se mettre à table , et ce fut , je crois , ce jour-là qu'on demanda pourquoi Mr de Laudon n'étoit pas encore arrivé, et qu'il dit: c'est contre son ordinaire , autrefois il arrivoit souvent avant moi; permettez qu'il ait cette place à côté de moi, car j'aime mieux l'avoir à mes côtés que vis-à-vis.

Un autre jour les manoeuvres ayant fini de bonne heure, il y eut concert chez l'Empereur. Malgré le goût du Roi pour la musique, il daigna me donner la préférence et vint auprès de moi m'enchâter par la magie de sa conversation,

et les traits brillans, gais et hardis qui la caractérisent.

Il me dit de lui nommer les officiers généraux et particuliers qui étoient là, et de lui dire ceux qui avoient servi sous le Maréchal Traun; car enfin, me dit-il, ainsi que je crois vous l'avoir déjà raconté, c'est mon maître, il me corrigeoit des fautes que je faisais. — Votre Majesté fut bien ingrate, car elle ne paya pas ses leçons. Pour que cela fût ainsi, il falloit au moins se faire battre par lui, et je ne me ressouviens pas de cela. — Je n'ai pas été battu, parce que je ne me suis pas battu. — C'est ainsi que les plus grands généraux se sont fait souvent la guerre; on n'a qu'à voir les deux campagnes de 1674 et 75 de Mr de Montécuculi et de Mr de

Turenne. — Il n'y a pas de différence de Traun au premier, mais qu'elle est grande, bon Dieu, de l'autre à moi!

Je lui montrai le Comte Althon, qui avoit été Adjudant général et le Comte de Pélégrini; il me demanda à deux fois, qui c'étoit et où il étoit, et me dit qu'il avoit la vue si basse, que je devois le lui pardonner. Mais cependant, Sire, lui dis-je, à la guerre vous l'aviez bien bonne, et si je m'en souviens bien, fort étendue. Ce n'est pas moi, me répondit le Roi, c'étoit ma lunette. En vérité, lui dis-je, j'aurois bien voulu la trouver; mais je crains bien qu'elle n'eût pas été mieux à mes yeux que le sabre de Scanderbeg aux bras des autres. Je ne sais comment la conversation changea, mais je sais

qu'elle devint si libre et si gaie, que voyant le Prince Albert s'approcher de nous pour s'en mêler, il l'avertit d'y prendre garde: elle n'est pas faite, dit-il, pour un gendre de l'Impératrice; que penseroit-elle de moi? — que je suis venu ici pour vous gâter — tout est fait à cet égard; pour le Prince de Ligne, lui seul ne court aucun risque de s'entretenir avec un homme condamné aux feux éternels par vos théologiens. Il me demanda les noms de tout le monde: il y avoit une douzaine de Princes. Comment! encore? dit-il; en est-ce encore un celui-là? Oui, lui dis-je, c'est un Prince \*\*\*. — Il y a un sort, me dit-il, sur tous ces gens-là: il faut croiser nos grandes races de l'Empire: les bâtards y valent mieux que les légitimes,

témoin mes deux \* \* \* : je crains beaucoup que celui qui a fait cette chute horrible à mon dernier camp, sur la tête, ne l'ait plus aussi bonne qu'auparavant; j'en serois bien fâché pour lui et pour moi; c'est un homme rempli de talens. Je suis bien aise de me ressouvenir de ceci, parce que j'ai entendu dire à ces sots d'émigrans qui l'accusent d'insensibilité, qu'il n'avoit point été touché de l'accident de l'homme qu'il paroissoit aimer le plus. Trop heureux encore, si l'on n'avoit dit que cela de lui! on le supposoit jaloux du mérite de Schwérin et de Keith, et enchanté de les avoir fait tuer. C'est ainsi que les gens médiocres tâchent d'abaisser les grands hommes, pour diminuer l'espace immense qui les en sépare.

Le Roi par galanterie s'étoit mis en blanc, ainsi que sa suite, pour ne pas nous apporter le bleu que nous avions tant vu à la guerre, et avoit l'air d'être de notre armée et de la suite de l'Empereur. Il y eut, je crois, un peu de personnalité, quelque méfiance, peut-être un commencement d'aigreur; ce qui arrive toujours, dit Philippe de Commines aux entrevues des souverains. Le roi prenoit beaucoup de tabac d'Espagne; comme il nettoyoit son habit du mieux qu'il pouvoit, il me dit: je ne suis pas assez propre pour vous, Messieurs, je ne suis pas digne de porter vos couleurs. Cela me fit croire qu'il les saliroit encore par la poudre à canon, quand l'occasion s'en présenteroit. J'oubliois une petite occasion que j'eus

de faire valoir les deux Monarques l'un vis - à - vis de l'autre. Le Roi me dit: j'ai été fort content aujourd'hui de l'alignement de vos colonnes et de leur déploiement; et moi, Sire, lui dis-je, du coup d'oeil de l'Empereur, qui y étoit lui-même; il ne s'est pas trompé sur le terrain et les distances. Il arriva dans le moment, et demanda au Roi ce que je lui disois. Je suis sûr, dit celui-ci, qu'il n'osera le répéter à Votre Majesté; à peine en aurois-je le courage: c'est que nous étions du même avis sur le mouvement que vous faisiez faire vous-même aux housards qui partageoient les déploiemens, et Votre Majesté les plaçoit au point juste où chaque répartition devoit achever d'entrer en front. Le Roi gâta bientôt ce

madrigal que j'avois procuré, et son épigramme d'entrée en Bohême quelques années après, étoit plus dans son goût. Il m'avoit fait promettre de venir à Berlin; je me pressai d'y aller d'abord après la petite guerre, qu'il appeloit un procès pour lequel il étoit venu en huissier, disoit-il, faire exécution. Le résultat en fut, comme on le sait, beaucoup de dépenses d'hommes, de chevaux, et d'argent de part et d'autre, peu d'honneur en guerre et en politique, et beaucoup d'amertume par humeur. Le Roi commença par défendre, je ne sais pourquoi, aux officiers autrichiens de mettre le pied dans ses États sans une permission expresse signée de sa main; même défense de la part de notre cour pour les officiers

prussiens, et gêne sans profit et sans raison. Je suis confiant moi, et je crus n'en avoir pas besoin, et je crois encore que je pouvois m'en passer; mais l'envie d'avoir une lettre du grand *Fédéric* (c'est ainsi qu'il signoit) plutôt que la crainte d'être mal reçu, m'engagea à lui écrire. Ma lettre étoit brûlante de mon enthousiasme, de mon admiration et de la chaleur de mon sentiment pour cet être sublime et extraordinaire, et me valut trois réponses charmantes de sa part. Il me donnoit en détail ce que je lui avois donné en gros; et ce qu'il ne pouvoit me rendre en admiration, puisque je ne me souviens pas d'avoir gagné de bataille, il me le rendoit en amitié; de peur de me manquer, il m'avoit écrit de Pots-

dam à Vienne, à Dresde et à Berlin. En attendant midi pour lui être présenté avec mon fils Charles et Mr de Lille, je vis la parade, et je fus bientôt entouré et escorté presque jusqu'au château par des déserteurs autrichiens, et surtout de mon régiment, qui me caressoient presque et avec toute la liberté possible qu'on leur laissoit, me demandant pardon de m'avoir quitté.

L'heure de ma présentation sonna; le Roi me reçut avec un charme incroyable; la froideur militaire d'un quartier général se changea en un air doux et prévenant. Il me dit qu'il ne me croyoit pas un fils aussi grand — je lui dis: il est même marié, Sire, depuis un an. Oserois-je vous demander avec qui? (Il avoit souvent cette

expression, et aussi, si vous me permettez d'avoir l'honneur de vous dire. Avec une Polonoise, une Massalska. — Comment! une Massalska? Savez-vous ce que sa grand'mère a fait? — Non, Sire, lui dit Charles. — Elle mit le feu au canon au siège de Danzig, elle tira et fit tirer, et se défendoit encore lors que son parti, qui avoit perdu la tête, ne songeoit qu'à se rendre. — C'est que les femmes, dis-je alors, sont indéfinissables; fortes et foibles tour à tour, indiscrètes, dissimulées, elles sont capables de tout. Sans doute, dit Mr de Lille, fâché de ce qu'on ne lui avoit encore rien dit, et avec une familiarité qui ne devoit pas réussir, sans doute, voyez la princesse d'Ascoff. — Fi, Monsieur, je ne parle que de belles actions, dit le Roi.

J'en citai bien vite quelques - unes, comme celle de la femme Hachette au siège de Beauvais. Le Roi fit un petit tour à Rome et à Sparte, il aimoit à s'y promener. Après une demi - seconde de silence, pour faire plaisir à de Lille, je dis au Roi que Mr de Voltaire étoit mort dans ses bras. Cela lui fit faire quelques questions : il répondit un peu trop longuement, et s'en alla, et Charles et moi nous restâmes à dîner.

C'est là, pendant cinq heures tous les jours, que sa conversation encyclopédique acheva de m'enchanter. Beaux arts, guerre, médecine, littérature, religion, philosophie, morale, histoire et législation, passoient tour à tour; les beaux siècles d'Auguste et de Louis XIV,

la bonne compagnie des Romains, des Grecs et des François, la chevalerie de François I, la franchise et la valeur de Henri IV, la renaissance des lettres et leur révolution depuis Léon X, des anecdotes sur les gens d'esprit d'autrefois, leurs défauts, les écarts de Voltaire, l'orgueil de Maupertuis, l'hypocondrie du Marquis d'Argens, que le Roi se plaisoit à faire coucher pendant vingt-quatre heures, en lui disant seulement qu'il avoit mauvais visage; que sais-je enfin? Tout ce qu'il y avoit à dire de plus varié et de plus piquant, c'étoit ce qui sortoit de sa bouche, avec un son de voix fort doux, assez bas, et aussi agréable que le mouvement de ses lèvres, où il avoit une grâce inexprimable. C'est ce qui faisoit, je crois, qu'on

ne s'apercevoit pas qu'il fût, ainsi que les héros d'Homère, un peu babillard, mais sublime. Cela me fit faire des réflexions sur les bavards, dont la voix, peut-être le bruit et les gestes, leur apportent cette réputation que ne pouvoit avoir un plus grand parleur comme le Roi. Accoutumé à causer avec Mr de Luchésini, seulement devant quatre ou cinq généraux qui ne savoient pas le françois, il se dédommageoit de ses heures de travail, de lecture, de méditation et de solitude, dans son petit jardin, où vis-à-vis de sa porte on voyoit le beau et jeune Antinoüs.

Encore, me disois - je à moi - même, il faudra bien que je dise un mot : il venoit de parler de Virgile ; quel grand poëte ! Sire, mais quel mauvais jardi-

nier — A qui le dites-vous? n'ai-je pas voulu planter, semer, labourer, bêcher, piocher, les Géorgiques à la main? mais, Monsieur, me disoit mon homme, vous êtes une bête et votre livre aussi; ce n'est pas ainsi qu'on travaille. Ah! mon Dieu! quel climat! croiriez-vous que Dieu ou le soleil me refuse tout? — Voyez mes pauvres orangers, mes oliviers, mes citronniers, tout cela meurt de faim. — Il n'y a donc que les lauriers qui poussent chez vous, Sire, à ce qu'il me semble. Le Roi me fit une mine charmante, et pour détourner la fadeur par une bêtise, j'ajoutai bien vite; et puis, Sire, trop de grenadiers dans ce pays-ci: cela mange tout. Le Roi se mit à rire, parce qu'il n'y a que les bêtises qui fassent rire.

Un jour j'avois tourné mon assiette, pour voir de quelle porcelaine elle étoit. — D'où la croyez-vous? — Je la croyois de Saxe; mais au lieu de deux épées, je n'en vois qu'une, qui les vaut bien. — C'est un sceptre. — J'en demande pardon à Votre Majesté; mais il ressemble si fort à une épée, qu'on peut bien s'y méprendre, et en vérité cela est vrai de toutes les manières. On sait que c'est la marque de la porcelaine de Berlin.

Comme le Roi faisoit quelquefois le Roi, et comme il se croyoit quelquefois bien magnifique, lorsqu'il prenoit une canne et une boîte avec quelques vilains diamans qui couroient l'un après l'autre, je ne sais pas trop si ma petite allégorie lui plut infiniment.

Un jour en arrivant chez lui à la parole, il vint à moi, et me dit: je tremble de vous annoncer une mauvaise nouvelle: on vient de m'écrire que le Prince Charles de Lorraine est à toute extrémité. Il me regarda pour voir l'effet que cela faisoit sur moi, et remarquant quelques larmes qui s'échappoient de mes yeux, il changea par les transitions les plus douces de conversation; il parla de la guerre et puis du Maréchal de Lascy; il me demanda de ses nouvelles, et me dit: c'est un homme du plus grand mérite. Montécuculi chez vous autrefois, et Puysegur chez les François, avoient quelque idée des marches et des campemens. On voit par la Castramétation d'Hygin que les Grecs s'en étoient aussi fort occupés;

mais votre Maréchal a surpassé les anciens, les modernes et tous les plus fameux qui s'en mêlèrent; aussi tout le temps qu'il a été votre quartier-maître général, si vous voulez me permettre de vous en faire faire la remarque, je n'ai pas eu le plus petit avantage. Rappelez-vous les deux campagnes de 1758 et 1759 — tout vous a réussi — ne serai-je donc jamais débarrassé de lui, me disois-je souvent? il faudra pourtant le récompenser: il le fut, on le fait Feldzeugmeister, on lui donne un corps trop fort pour me harceler, trop foible pour me résister; il se tira malgré cela de mes mains et de tous les obstacles possibles par sa savante campagne de 1760. Siskowitz le remplace; cela n'est peut-être pas mauvais pour moi, dis-je alors; il y aura peut-être

quelque occasion. Je l'ai cherchée, je l'ai trouvée à Torgau. — On ne lit jamais un plus beau panégyrique; car il le méritoit en convenant que c'étoit Mr de Lascy qui l'avoit surpris et fait surprendre à Hochkirch, et lui avoit pris et fait prendre 20000 hommes à Maxen. Assurément le Roi ne savoit pas que je lui fusse aussi attaché que je le suis: d'ailleurs il n'y a jamais de compliment quand on cite des faits.

Le lendemain le Roi vint à moi; dès qu'il me vit et avec l'air le plus pénétré, il me dit: si vous devez apprendre la perte d'un homme qui vous aimoit et qui honoroit l'humanité, il vaut mieux que ce soit de quelqu'un qui la sente aussi vivement que moi: le pauvre Prince Charles n'est plus!

D'autres sont faits peut-être pour le remplacer dans votre coeur; mais peu de Princes le remplaceront pour la beauté de son ame et toutes ses vertus; en me disant cela, sa sensibilité devint extrême. Je lui dis: les regrets de Votre Majesté sont une consolation, et elle n'a pas attendu sa mort pour dire du bien de lui. Il y a de beaux vers à son sujet dans son poëme sur l'Art de la guerre. Je m'attendris un peu malgré moi et puis je les lui rappelai — — mais c'est que son passage du Rhin est une très-belle chose, me dit-il, mais le pauvre Prince dépendoit de tant de gens! je n'ai jamais dépendu que de ma tête, quelquefois trop pour mon bonheur; il étoit mal servi, assez peu obéi; — j'ai évité l'un et j'ai toujours

été sûr de l'autre. Votre Général Naddasti m'a paru un grand Général de cavalerie. Comme je n'étois pas de son avis, je me contentai de lui dire qu'il étoit bien brillant et bien aux coups de fusil, et qu'il auroit mené ses housards dans l'enfer, tant il savoit les inspirer.

Qu'est devenu un brave Colonel de cuirassiers qui a fait le diable à Rosbach? — ah! c'étoit je crois le Marquis de Voghéra — oui c'est cela, car je demandai son nom après la bataille — il est Général de cavalerie. Pardi, reprit le Roi, il falloit avoir bien envie de se battre pour charger ce jour-là, comme vos deux régimens de cuirassiers et je crois aussi vos housards, car la bataille étoit perdue avant de la commencer. A propos de Mr Voghéra, je ne sais

pas, Sire, si Votre Majesté sait ce qu'il fit avant de charger — c'est un homme bouillant, inquiet, toujours pressé et de caractère chevaleresque; voyant que son régiment n'arrivoit point assez vite, il court en avant et s'approchant assez près du Commandant d'un régiment de cavalerie prussienne à qui il en vouloit, il le salua comme à l'exercice; l'autre le lui rendit, et ils s'attaquèrent ensuite comme des enragés. — C'est d'un fort bon genre; je voudrois connoître mon homme, je l'en remercirois. Votre Mr de Ried avoit donc le diable au corps, de faire avancer les braves dragons qui ont porté votre nom avec tant de gloire si long-temps, entre trois de mes colonnes, pour les faire prendre ?

Il m'avoit fait la même question au camp de Neustadt, et j'avois eu beau lui dire qu'il ne les avoit pas sous ses ordres, que le Maréchal Daun ou Siskowitz ne devoit pas les envoyer dans le bois de Culmburg et que Mr de \*\*\* leur fit faire halte, sans envoyer seulement une patrouille. Le Roi n'a jamais pu souffrir notre Général Ried, qui lui avoit déplu comme Ministre à Berlin, et il mettoit tout sur le compte des gens qu'il n'aimoit pas.

Quand je pense à ces diables de camps de la Saxe, continua le Roi, ce sont des citadelles. Si Monsieur de Lascy avoit commandé à Torgau, il y auroit été inattaquable: mais je vis bien tout de suite que le camp étoit mal pris. La bonne réputation des

camp donne quelquefois envie de les essayer. — Par exemple, j'en demande pardon à Votre Majesté, mais j'ai toujours cru qu'elle auroit fini par tenter celui de Plauen. Si la guerre avoit duré — oh non en vérité, il n'y avoit pas moyen. — Votre Majesté ne croit-elle pas qu'avec une bonne batterie sur la hauteur de Tzotch qui nous commandoit, quelques bataillons les uns derrière les autres dans le ravin pendant la nuit, attaquant un quart d'heure avant le jour et donnant une espèce d'assaut à notre camp entre Consitz et Gitteré, où j'ai remarqué vingt fois qu'on pouvoit avoir un front de trois bataillons en les soutenant par d'autres, donnant une alarme générale à tout le front de notre armée, — Votre Majesté

ne croit-elle pas, dis-je, qu'elle auroit emporté cette barrière presque insurmontable, ce boulevard notre pis aller? mais au moins notre asile? — Et votre batterie de Windberg, qui auroit fouaillé mes pauvres bataillons dans le ravin? — Mais, Sire, la nuit? — Ah! on ne pouvoit manquer personne. — Ce grand fonds depuis Berg et même Portchapel eût été une gouttière pour vos boulets, qui auroient plu sur nous. — Vous voyez bien que je ne suis pas aussi brave que vous pensez.

L'Empereur étoit parti pour son entrevue avec l'Impératrice de Russie à Mohilow en 1780, qui ne plaisoit pas au Roi, et qui pour défaire le bien qu'elle nous avoit fait, envoya ensuite à Pétersbourg le Prince royal. Il se

douta que la cour de Russie alloit lui échapper, et je mourois de peur qu'au milieu de ses bontés il ne se souvint que j'étois Autrichien. Le briseur de P\*\*\* à table dit un jour à son voisin : l'Empereur est un grand voyageur et il n'y en a jamais eu qui ait été plus loin que cela. — Je vous demande pardon, Monsieur, dit le Roi, Charles Quint alla en Afrique, car il y gagna la bataille d'Oran; et en se tournant vers moi, sans que je pusse deviner s'il y avoit de la plaisanterie ou seulement de l'historique en cela, il me dit : l'Empereur est plus heureux que Charles XII; il est entré comme lui par Mohilow, mais il me semble qu'il ira à Moscow.

Le même \*\*\* disoit un jour au Roi,

embarrassé de savoir qui il enverroit dans les pays étrangers comme Ministre: pour-quoi ne songez - vous pas à Luchésini, qui est un homme d'esprit? C'est pour cela, répond le Roi, que je veux le garder; je ne veux envoyer qu'un . . . , comme vous par exemple, ou \*\*\*, et il nomma celui-ci tout de suite pour \*\*\*.

Mr de Luchésini, sans la moindre petite flatterie, faisoit valoir la conversation du Roi, parce qu'il l'entendoit, qu'il est parfaitement instruit et étoit aussi agréable à Sa Majesté qu'à tout le monde par son honnêteté et son esprit. \*\*\*, qui n'avoit rien à risquer de ce côté-là, se permettoit tout. Demandez, Sire, à ce Général autrichien, tout ce qu'il m'a vu faire, lorsque j'étois à ce service; — bien volontiers, mon cher

\*\*\*, un feu d'artifice pour mon mariage; — faites - moi l'honneur de me dire, a-t-il réussi? — non, Sire; ce-la alarma même tous mes parens, qui crurent que c'étoit un mauvais signe. Mr le Major que voilà avoit imaginé de joindre deux coeurs enflammés, image très - neuve de deux époux. La coulisse sur laquelle ils devoient glisser, manqua; le coeur de ma femme parut et le mien resta là. — Vous le voyez, \*\*\*, vous ne valiez pas mieux chez eux que chez moi. — Oh! Sire, dis-je alors, Votre Majesté, depuis ce temps - là, lui doit du dédommagement pour les coups de sabre qu'il a reçus sur la tête. Le Roi me dit: il n'en a que trop — \*\*\*, ne vous ai-je pas encore envoyé hier de mon bon miel de Prusse?

Oh! surement, dit \* \* \*, c'est pour le faire connoître, car si Votre Majesté pouvoit parvenir à en avoir du débit, elle seroit le plus grand Roi de la terre; car il n'y a que cela dans votre royaume, mais il y en a beaucoup. — Savez-vous, me dit le Roi un jour, que j'ai été à votre service? J'ai fait mes premières armes pour la maison d'Autriche. Mon Dieu, comme le temps passe! Il avoit une manière de mettre les mains ensemble en disant ce Mon Dieu, qui lui donnoit tout à fait l'air bon homme et extrêmement doux. Savez-vous que j'ai vu luire les derniers rayons du génie du Prince Eugène? — C'est peut-être à eux que celui du génie de Votre Majesté s'est allumé? — Eh, mon Dieu! qui pourroit valoir le Prince Eu-

gène? — Celui qui vaut mieux ; par exemple quelqu'un qui auroit gagné treize batailles. Il prit son air modeste ; il est aisé de l'être quand on est en fonds. Il ne fit pas semblant de ne pas me comprendre et me dit, que lorsque la cabale qu'il a toujours eue contre lui dans son armée pendant quarante ans, vouloit lui nuire, elle profitoit du temps que ses esprits assez recueillis le matin, s'étoient un peu dissipés le soir par la fatigue de la journée ; que c'étoit ainsi qu'on lui avoit fait entreprendre sa mauvaise marche sur Maïence. Vous ne m'apprendrez rien, Sire, sur votre compte, lui dis-je, je sais tout ce que Votre Majesté a fait, et même ce qu'elle a dit ; je puis lui en raconter de son voyage à Strasbourg, en Hollande, de ce

qui se passa dans un bateau. — Et à propos de cette campagne sur le Rhin, un de nos vieux généraux, que j'ai fait souvent parler, comme on lit nos vieux manuscrits, me raconta qu'il fut bien étonné de voir un jeune officier prussien qu'il ne connoissoit pas, dire à un général du feu Roi, qui expédioit son ordre et celui du Prince Eugène à la parole, qui défendoit d'aller au fourrage — et moi, Monsieur, je vous l'ordonne, fût-ce même sur l'autel; notre cavalerie en a besoin; en un mot, je le veux. Vous me voyez trop en beau, dit le Roi; demandez à ces Messieurs et mes humeurs et mes caprices; ils vous en diront de belles sur mon compte. Il devoit avoir été fort aimable autrefois le Prince Eugène? — et fort aimé, Sire; la décou-

verte que Votre Majesté a faite dans des lettres de la Palatine, prouve qu'il l'étoit très-fort et assez joli, et qu'en cette qualité on l'appeloit Madame Chimon. — Comment! vous savez jusqu'à mes horreurs? Je ne devois pas dire ce que j'avois découvert, car un grand homme, dit-il en riant — — a toujours, continuai-je, le dessus sur ses ennemis, mais — — il est vrai, acheva le Roi, en riant encore plus, nous avons César, Alexandre — Vendôme et Catinat. Cela devint très-gai.

Nous revînmes aux anecdotes cachées ou consignées dans très-peu d'ouvrages; par exemple, lui dis-je, celle de Louis XIV. Oh, comme ils ont soin, me répondit le Roi, de brûler les mémoires de \*\*\*, ne pouvant le brûler lui-même!

car c'est le seul livre qui en parle et on ne le trouve presque plus. — Je me suis bien amusé de tout plein de livres vrais ou faux, écrits par des réfugiés, et qu'on ne connoît peut-être pas en France, c'est dans le genre des amours du père de la Chaise, la chasse aux — de Mr le Dauphin, et le — Où avez-vous trouvé toutes ces belles choses-là? cela m'amuseroit le soir plus que la conversation d'un docteur de sorbonne que j'ai ici et que je tâche de convertir. — Dans une bibliothèque de Bohême qui m'a désennuyé pendant deux hivers. — Comment donc! deux hivers en Bohême! que diable faisiez-vous là? — y a-t-il long-temps? Non, Sire, il y a un an ou deux; je m'étois retiré là pour lire à mon aise; le Roi sourit et eut l'air de me savoir

bon gré de ce que je ne lui nommois pas cette petite guerre de 1778, dont il me semble qu'il n'aimoit pas à parler, et voyant bien que c'étoit pendant mes quartiers d'hiver, il fut aussi aise de cette réticence de ma part à ce sujet, qu'une autrefois pour Berlin, en me parlant des augmentations qu'il y avoit faites. Comme c'étoit un vieux sorcier qui devinoit tout et dont le tact étoit le plus fin qu'il y ait jamais eu, il vit bien que je ne voulois pas lui dire que je le trouvois changé depuis que j'y avois été. Je n'avois garde de lui dire que j'étois un de ceux qui s'en étoient emparés l'année 1760, sous les ordres de Monsieur de Lascy; c'étoit pour lui avoir parlé de l'autre prise de Berlin par le Maréchal de Haddick, que le

Roi avoit pris Monsieur de Ried en guignon.

A propos du docteur de Sorbonne, avec qui il disputoit tous les jours, faites-moi avoir un congé pour lui, me dit-il un jour : — je ne crois pas lui répondis-je, que ma recommandation et celle de Votre Majesté puisse lui être utile chez nous — oh ! non, dit le Roi, j'écrirai à l'Impératrice de Russie pour ce pauvre diable, car il commence à m'ennuyer. — Mon Dieu, que les jansénistes d'à présent sont bêtes ! il ne falloit pas détruire le foyer de leur génie, ce Port-royal, tout exagéré qu'il étoit. — C'est qu'il ne faut rien détruire ; pourquoi a-t-on détruit aussi les dépositaires des grâces de Rome et d'Athènes, ces excellens professeurs des humanités et peut-être

de l'humanité, les révérends pères? — Sans doute l'éducation y perdra; mais comme mes frères les Rois catholiques, très-chrétiens, très-fidèles et apostoliques, les ont chassés, moi très-hérétique, j'en ramasse tant que je puis, et l'on me fera peut-être la cour pour en avoir; je disois l'autre jour aux miens: un recteur comme vous, mon père, je puis très-bien vous vendre 300 écus; vous, révérend père provincial, 600 écus, ainsi des autres à proportion. Quand on n'est pas riche, on fait des spéculations.

Faute de mémoire et d'occasion de voir plus souvent le plus grand homme qui ait jamais existé, je suis obligé de m'arrêter. Il n'y a pas un mot dans tout cela qui ne soit de lui, et ceux

qui l'ont vu, reconnoîtront sa manière; c'est tout ce que je veux, pour le faire connoître à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de le voir. Ses yeux trop durs dans ses portraits, mais tendus par le travail du cabinet et les fatigues de la guerre, s'adoucissoient en écoutant ou racontant un beau trait d'élévation ou de sensibilité. Jusqu'à sa mort et peu de temps encore auparavant, malgré bien de petites légéretés qu'il a su que je m'étois permises en parlant ou en écrivant, qu'il n'a surement attribuées qu'à mon devoir, qui étoit opposé à ses intérêts, il a daigné m'honorer des marques de son souvenir. Il chargeoit souvent les ministres de Vienne et de Paris de m'en assurer.

Je ne crois plus aux tremblemens de terre, ni aux éclipses, à la mort de César et de Jésus-Christ, puisqu'on n'en a pas éprouvé à la mort de FRÉDERIC LE GRAND.











